

# LA Ruche Lyonnaise

CHEZ TOUS

LES LIBRAIRES



JOURNAL POPULAIRE

Paraissant le Samedi de chaque Semaine

BOITE

A L'IMPRIMERIE

**SOMMAIRE.** — Du haut en bas. — Ce qu'on oublie. — La Roche. — Petites choses. — Bavardages. — Bourdons philosophiques. — Causerie dramatique. — Sciences populaires. — L'Esprit de Mathusalem (Feuilleton).

## DU HAUT EN BAS

Connaissez-vous Chamonix? — Au fait, que ce soit oui ou non, je tiens à vous dire que c'est un port de mer. Comme, en général, le plus simple citadin d'une grande ville est très-fort en géographie, il me croira sur parole, et il placera imperturbablement cette altitude des ondes dans un endroit impossible de l'Océan ou de la mer d'Azof.

Où, s'il se souvient de l'annexion et du département de la Haute-Savoie, il m'appellera imbécile. Sur ce qualificatif, je lui répondrai, pour le vexer, que bien d'autres me l'ont dit avant lui et avec infiniment plus de raison.

Oui, Chamonix, port principal de la mer de glace, au milieu d'une vallée de glaces; entourée de montagnes de glace; amiral, le Mont-Blanc; vice-amiral, le Mont-Rose, ce dernier ainsi nommé parce que tout n'y est pas rose sous son commandement.

Les bâtiments sont des traîneaux; les rames,

des bâtons ferrés; les matelots, des guides; l'artillerie, le tonnerre formidable des avalanches; la cavalerie de marine, les mulets.

Il y a aussi le bonhomme Tropic. C'est un vigoureux vieillard à barbe de givre, qui vous souffle, de son parallèle, les rayons du soleil réduits à 45 degrés au-dessous de zéro.

Les vagues de la mer de glace sont furieusement immobiles et laissent çà et là, béantes, des crevasses d'une profondeur inouïe, dans lesquelles Anglais et Américains viennent dévotement s'engloutir une fois par année; les Allemands s'accrochent au bord, les Français n'y vont pas du tout.

Vous voyez qu'il y a aussi des naufrages, seulement au lieu de se noyer on s'assomme.

L'un ne vaut pas plus que l'autre, quand tout est fini.

Le Français, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne se croyant pas bête, se hasarde tout juste à l'hôtel, entre le fourneau du chef et le pantagruélique manteau d'une cheminée flamboyante. On dirait qu'il ne va où il fait froid que pour trouver l'occasion de se chauffer.

S'il se permet une excursion, c'est à âne, autre cavalerie légère...ment entêtée; mais il prend des

informations sur les antécédents belliqueux de son Balaam. Puis, si le vent tourne à la tempête, il rentre bien vite raconter à table d'hôte les dangers auxquels il a échappé miraculeusement.

Il se remet de ses émotions à l'aspect de quelques quartiers de chamois, d'un civet de lièvre ou de marmotte, des pattes d'ours qu'Alexandre Dumas a oublié de dévorer dans l'Oberland, et de diverses autres denrées animales plus ou moins sauvages, le tout arrosé de vin blanc de Saint-Gervais.

Enfin, qu'il lui reste ou non de l'amertume sur le cœur, il se délecte de ce bon miel de Chamonix, si blanc, si doux!

J'ai parlé du miel.

Cela suppose des fleurs, et en effet, il y en a même de fort jolies.

Au milieu de ces roches de cristal dépoli, s'élève, par ci par là quelques grands sapins noirs; autour d'eux est un petit pré du vert le plus tendre, c'est le tapis de pieds de ces grands messieurs, tapis brodé de milliers de fleurs inconnues, dont l'éclat multicolore n'a rien de comparable dans nos campagnes, y comprise celle de Crémieu.

La fleur fait penser aux papillons; les papillons.

## Feuilleton de la Ruche Lyonnaise.

### L'ESPRIT DE MATHUSALEM

COURS D'ASTRONOMIE POPULAIRE

Nature immense, matière sans bornes, éternité des temps, je viens fouiller dans vos sublimes cahos, afin d'en arracher vos secrets. Je veux mesurer vos cercles entrelacés, peser vos globes monstrueux et affronter les tempêtes sans fin de votre océan d'éther!

Je ne suis qu'un simple mortel, mais j'ai donné asile à l'esprit du grand Mathusalem, cet antique vieillard dont le front, brun comme un rocher de l'Atlas, a salué trois cent trente mille aurores! J'ai vu par ses yeux, senti par son odorat, respiré par sa large poitrine; mon âme vit par la sienne, moi c'est lui!

Une nuit, seul avec ma pensée, le regard plongé dans les ténèbres de ma mansarde, cherchant à m'expliquer le néant, cette véritable nuit qui chasse la lumière et efface l'ombre, j'entendis frapper à ma porte.

— Est-ce vous, Allan Kardec?

— Ouvre et tu verras.

— Mais, qui es-tu? Le silence ou le bruit, la vie ou la mort, le bien ou le mal?

— Je suis tout cela, car il est écrit que le néant ne saurait exister; vie ou mort, bien ou mal, bruit ou silence, tout est coordonné sagement, avec science, impartialité et économie.

— O grand esprit, dites-moi votre nom que je revête la robe nuptiale pour vous recevoir!

— Ouvre donc, imbécile! j'ai froid!

Je vis bien que cet esprit me connaissait parfaite-

ment, je n'hésitai pas une seconde, et j'ouvris ma porte. Il entra comme un violent coup de bise, on eût dit un glaçon du pôle apportant avec lui tout le froid des deux extrémités de la terre: mon chat tomba gelé et dur comme un chien de faïence, une patte et la queue se cassèrent; mon unique carreau de vitre se fendit en faisant entendre un petit son harmonieux, mes cheveux et ma barbe se brisèrent comme des filagrammes de verres brillants et ténus; cependant, après la première impression, mon sang s'agita, et quand autour de moi tout semblait périr, je me sentis une chaleur vitale extraordinaire.

— J'ai froid, me répéta-t-il; où est ton lit?

— Là.

— Où, là?

— Dans le coin à gauche... Non, plus loin. Prenez garde, il y a quelque chose dessous; mais ça ne fait rien, tout est gelé... Là, vous y êtes.

— C'est bien, merci!... Oh! que cette chaleur me fait du bien!

— O grand esprit! ne dégelez pas trop vite, vous m'inonderiez.

— Ne crains rien, je suis la source d'un grand fleuve. Le Rhin et le Rhône sont les enfants des glaciers du Saint-Gothard et du Mont-Blanc, je réchauffe dans mon sein une Newa qui fera déborder la Baltique!

— Mais nous sommes perdus! Et le voisin d'en bas!

— Homme de peu de foi, il n'y a que les timorés qui ont peur, et les peureux meurent. Allons! viens à mes côtés, fils de la terre.

Et là-dessus je me glissai sous la couverture. Un grand silence se fit entre nous, il menaçait de durer

jusqu'au lendemain, et je n'osais le rompre le premier. Enfin, l'Esprit ouvrit la bouche et laissa tomber ces mots:

— Eh bien, tu ne parles pas?... Tu ne demandes ni mon nom ni d'où je viens? Quelle est donc cette hôtellerie où le Philistin pourra coucher côte à côte avec l'enfant d'Israël, sans que le maître de céans les inscrive sur ses tablettes? Taverne de Bézébut!! qui donc es-tu toi-même?

En disant ces mots, il se redressa vivement; un frisson me parcourut les membres. Je répondis en tremblant:

— Je m'appelle Paturôme, né à Saint-Georges le 10<sup>me</sup> jour de la 4<sup>me</sup> lune de l'année du monde de 5815.....

— De... des... du... Quelle fut ton éducation?

— Mes parents la placèrent sous l'influence constellée de l'Orion.

— Après?

— Après!... plus rien... Ah si, je suis taffetier.

— Après?

— Mon Dieu... c'est tout.

— Et moi, qui suis-je donc?

— C'est vrai. Comment vous nommez-vous, grand Esprit?

— Mathusalem.

— Ciel! mon père!...

— Silence, enfant des ténèbres! Continue.

— D'où venez-vous?

— Devine.

— De la Croix-Rousse?

— Les jours n'y sont plus d'or et de soie, et les Américains ont mangé leur coton en poudre... Cherche. Plus haut.

aux billets doux; les billets doux, aux jolies filles; les jolies filles, à la douceur; la douceur, au miel; le miel, à l'abeille; celle-ci nous fait les honneurs de sa ruche, et la ruche me rappelle le titre de ce journal.

Voilà, j'espère, un plan comme un autre pour entrer en matière; maître Patelin est dépassé, Tripotée Trimm, idem! De Chamonix à la *Ruche Lyonnaise* il y a juste l'épaisseur d'un bavard et la distance d'un bavardage!

Que voulez-vous, on ne prend pas le premier lecteur venu avec du vinaigre.

Maintenant, puisque vous y êtes et moi aussi, entrons dans l'intérieur de la question.

La *Ruche Lyonnaise* ne se donne pas pour mission exclusive de fabriquer du miel; ce titre veut dire: « Journal populaire, à la destination de cette classe nombreuse qui vit de travail et d'industrie. » La lecture n'en est pas interdite aux autres, tant s'en faut: nous ne demandons que plaies et bosses, du public, comme un directeur de théâtre, avec cette différence que le prix des places est uniforme.

La Rédaction s'occupera de tout ce qui est accordé à de semblables publications, jusqu'à la dernière limite du possible permis:

- Chronique hebdomadaire;
- Bibliographie ou appréciation sur les livres utiles et intéressants, comptes-rendus sur les publications scientifiques;
- Cours publics, expositions, beaux arts;
- Marchés, bourse (pas la nôtre);
- Tribunaux, cours, conseil des Prud'hommes, chambre syndicale;
- Bureaux des voitures, bateaux à vapeur, voire même les chemins de fer;

Ephémérides de l'histoire de France; Poésies, à la condition que les rimes y seront et que les hiatus n'y seront pas; Théâtres, petits, moyens et grands; Feuilleton-Roman.

Au milieu de tout ce pot-au-feu sus-mentionné, une place d'honneur sera réservée aux

ASSOCIATIONS OUVRIÈRES

coopératives de production et de consommation, aux sociétés de secours mutuels, enfin à toute action collective légale dont le but est le bien-être et la moralité.

Entendons-nous bien, il ne s'agit ici que des convocations d'assemblées ou de banquets, comptes-rendus des travaux et opérations, états de situation généraux. On peut garder le reste dans sa poche ou l'envoyer aux feuilles timbrées, *ad libitum*.

Encore une chose; prenez patience. Quand elle lit un article de journal, la foule illettrée s'écrie: — « Mais qu'il a de l'esprit, ce particulier-là! Où diable va-t-il pêcher tout ce qu'il dit! »

Mes petits amis, vous vous flanquez tout simplement le doigt dans l'œil; un journaliste avec tout son talent, est quelquefois naïvement bête, et le simple bon sens voit souvent mieux avec ses deux gros yeux, qu'un bel esprit ne voit au travers d'un pince-nez en écaïlle.

Il y a ici tout simplement une question d'habitude.

Un soir, je râlais du violon à l'estaminet lyrique de la Croix-Rousse, mon artiste chantait le *Petit Riquiqui*; ce dernier vers du dernier couplet expira sous les derniers accords de mon crémone:

« Je connais la manière de vous entortiller. »

Bravo! me dis-je, voilà le refrain de certains chefs de fourneaux littéraires!

Ce n'est que la manière qui fait tout. Essayez, vous le pouvez, et plus ou moins vous réussirez; la *Ruche Lyonnaise* donnera avec plaisir l'hospitalité à ces tentatives. Plus il y aura d'écrivains qui connaîtront la manière, moins on se laissera entortiller.

Je voudrais que tout le monde sût écrire, comme je voudrais que chacun portât l'habit, au détriment de la blouse que je déclare insuffisante, et pour laquelle je professe un culte bien maigre.

Il me reste encore à vous dire ce que nous ne ferons pas; voici.

Nous ne ferons pas: De la **Banalité**; si cependant cela arrivait, nous tâcherions que ce fût pour la dernière fois;

Des **Personnalités**; tel qui ne voit que des pommes de terre dans la marmite de son voisin, n'a peut-être pas d'eau dans la sienne;

De la **Polémique**; ceux qui auront du temps à perdre à cet escrime-là, tireront au mur à leur fantaisie;

Notre **Fortune**; pour ça, je voudrais bien connaître le contradicteur!

Là-dessus, souhaitez bonne chance à la *Ruche Lyonnaise*, et ne vous présentez pas tous à la fois.

DÉCHAUT P.

CE QU'ON OUBLIAIT

L'instruction est notre but, on a dû le comprendre; mais il faut qu'elle soit donnée d'une façon, sinon agréable, du moins amusante. Ainsi est bâti le Français, qu'il n'apprend bien une leçon que si elle le fait rire.

On a lu Rabelais, Michel Servantes, on les relit encore; et cependant Descartes, Pascal, Labruyère et Montesquieu sont restés inconnus à la foule.

- De Fourvières?
- Je n'ai pas le sou, animal! Plus haut.
- De la lune?
- Bagatelle! Plus haut, plus haut!
- Plus haut... Ma foi, je ne sais pas.
- De Saturne, ignorant. De Saturne, avec les cinq lunes duquel j'ai joué, et dont l'anneau m'a servi de couronne.
- Est-ce loin?
- Trois cent cinquante millions de lieues! Ce n'est rien; vos chemins de fer, à raison de cent kilomètres à l'heure, marchant sans arrêt, ne mettraient que mille sept cent soixante-quinze ans pour y arriver. J'ai été plus loin, je suis revenu; je vais plus vite que ça.
- Comment faites-vous donc?
- Les esprits ne connaissent pas de distances; la volonté n'a pas de transmission kilométrique, elle s'impose partout, instantanément, par le seul fait de sa manifestation.
- Que vous êtes savant, illustre Mathusalem! m'écriai-je, et que je voudrais être mort pour raisonner ainsi!
- Tu sauras, gamin, que les morts ne raisonnent pas; le raisonnement suppose la contradiction, et il n'y a rien de contradictoire dans ce qui est, parce que tout ce qui est a une raison d'être, à l'abri de toute preuve et de toute contestation. Voilà.
- De toute preuve?
- Oui, quand on a besoin de prouver, c'est qu'on admet la discussion, et ce combat donne, au hasard, la victoire à l'un ou à l'autre. La nature est une vérité antérieure et supérieure à votre faible organisme animal.
- O Mathusalem! m'écriai-je transporté, vous m'avez donné la foi, il me semble que j'aurai des yeux pour voir, des oreilles pour entendre! Mais, moi, infirme et infirme créature, je suis condamné à ramper sur cette terre comme un escargot microscopique autour d'un chêne de quarante siècles ou des trois

- pyramides d'Egypte! Le presque néant de mon individu me ferme les grandes portes de l'univers, et cependant....
- Cependant!... répliqua l'Esprit, du moment que tout est immensité, infini, le corps qui se voit petit, parce qu'il a de petits yeux, est aussi grand en lui-même que les monstrueuses sphères qui naviguent en dehors de ta lucarne. Le soleil est un million de fois plus gros que la terre: eh bien, je me crois autant que lui, autant qu'un autre corps qui serait un milliard de fois plus gros. Et je te crois autant que moi.
- Moi?
- Oui, toi. Et si tu le veux, allons ensemble, dans les grands espaces, ou plutôt vas-y seul. Mon esprit, je te le remets; sa force te fera mouvoir, son expérience t'éclairera, sa science t'instruira. Va visiter le ciel jusqu'aux limites de notre système, le reste c'est la même chanson, puis reviens raconter à tes frères ce qu'ils ont toujours refusé de savoir. Quant à moi, je vais me reposer sur les ruines de Babylone, j'y nourrirai les lions avec des lézards, et j'irai avec Nabuchodonosor pêcher des goujons sur les bords du Gange. Ça y est?
- Ça y est, incommensurable esprit!
- Eh bien alors, attention....
- Attendez, je voudrais bien mener mon chat avec moi.
- Prends ton chat.
- Mais il est gelé.
- Il dégèlera.
- Mais il lui manque une patte et la queue.
- Tu le montreras par curiosité.
- J'y suis.
- Attention.... une.... deux....
- Pas encore! pas encore! Il faut que je m'habille... je ne peux pas monter au ciel en chemise... et montrer la lune aux étoiles!
- Sois sans crainte, ton satellite n'est point lumi-

- neux; et puis le premier lambeau de nuage venu te servira de feuille de vigne.
- Allons, c'est bien... J'emporte toujours mon bonnet, mon mouchoir, ma tabatière et mon violon.
- Nous y sommes?... Oui!... Une.... deux.... trois.... Crrac!!... Tu as mon esprit; je n'en suis pas fâché, car je commençais à devenir furieusement stupide! A l'an qui vient.
- Et Mathusalem disparut comme un songe. Je me sentis tout transformé, je ne pensais plus de même; tous les événements passés depuis cinq mille ans se présentèrent intacts à ma mémoire. J'étais mal à mon aise sur la terre, je la trouvais trop petite, et un désir immodéré me prit de plonger dans l'espace.
- Mon chat était grimpé sur le lit, il se léchait le derrière; je le pris entre mes bras. Partons, lui dis-je, mon cher Ziby, allons manger des rats dans la lune. Ni plus ni moins, j'aime autant filer tout de suite, car tout à l'heure le propriétaire de Paturôme doit venir.
- A peine eus-je formulé cette volonté, que la toiture de ma mansarde s'enleva, les quatre murs coulèrent comme la toile de fond d'un théâtre, mon lit disparut, et, avec lui, tout le reste. J'étais dans les airs soutenu de mon propre moi-même et n'obéissant qu'à ma volonté!
- Je montais, je montais silencieusement, sans crainte, sans hâte. Au-dessus de ma tête scintillaient les étoiles, sous mes pieds la terre apparaissait noire comme une boule de suie parsemée de quelques petites lueurs brillantes, c'étaient les becs de gaz de Lyon. La boule noire diminuait insensiblement de diamètre, les points brillants s'éteignirent ou devinrent imperceptibles. Enfin, je ne distinguais bientôt plus qu'une assez longue queue d'autres points bleus et verts: c'étaient les chars qui rentraient à Venissieux.

P. DÉCHAUT.

(La suite au prochain numéro.)

(La reproduction de ce Feuilleton est formellement interdite.)

Nous ne sommes que les admirateurs de ces grands génies et nous ne saurions nous poser comme leurs émules. Néanmoins, nous avons cru devoir apporter notre part littéraire au grand œuvre de l'extinction de l'ignorance.

D'aucuns s'imaginent que, sachant lire et écrire, ils savent tout. Erreur. La lecture et l'écriture sont des moyens de communication entre l'homme et les sciences, comme les grandes routes le sont entre une cité et les autres. Mais, pour Dieu! voyagez. Ne laissez pas la grande route déserte, les pluies la détérioreront et vous redeviendrez ilotes. Ne laissez pas la lecture stérile, vous finiriez un jour par ne plus savoir rassembler vos lettres, et vous arriveriez bientôt à signer d'une croix votre nom, à l'instar de la noblesse ignorante du XII<sup>e</sup> siècle.

Abordez donc la science sans appréhension, elle n'est pas aussi revêche que vous pourriez le croire. N'est-elle pas, du reste, la fille de l'homme? Elle aurait bonne grâce, cette particulière-là, de faire la moue aux fils de son père!

Nous donnerons au prochain n<sup>o</sup> un commencement de géologie; c'est bien le diable si nous ne pouvons pas savoir de quoi se compose cette boule sur laquelle nous nous faisons tant de mauvais sang, et qui joue à cache-cache avec d'autres boules que notre feuilleton prétend vous faire connaître, sous le titre de *l'Esprit Mathusalem*.

Mais ce que nous avons de mieux à vous offrir, ce sont les élucubrations fantaisistes de quelques jeunes gens du pays, de chez nous, et qui n'ont nullement envie d'aller grossir à Paris le ballon-géant de la centralisation littéraire.

Respectons les vieux, la morale l'exige, mais avouez qu'ils radotent un peu, comme le père Coquard.

Les jeunes gens, ça n'a pas besoin de lanterne pour marcher. L'œil brille, le cœur est chaud, et si vous les accusez d'étourderie, avouez qu'il y a chez eux travail, activité, désintéressement. Avec cela on rit, bien, longtemps et fructueusement.

Au deuxième numéro, nous remplirons exactement notre programme. Des correspondances de Paris et des autres provinces donneront à notre feuille un cachet d'actualité et d'utilité, du moins nous l'espérons.

P. D.

## LA RUCHE

Si nous avons quelque prétention littéraire, nous commencerions notre article par ces mots :

« Chacun connaît le merveilleux instinct qui anime l'abeille, etc. »

Et, protégés par cette précaution oratoire, nous nous efforcerions de nous rendre inintelligibles pour le plus grand nombre de nos lecteurs.

Mais nous ne prétendons point — et pour cause — au baccalauréat ès-lettres. Nous sommes de simples *abeilles travailleuses*. Nous étudions toujours. Nous apprenons quelquefois. Malgré cela, il nous est démontré, chaque jour, que nous ignorons les choses les plus élémentaires.

Nous avons la faiblesse de croire que beaucoup de gens nous ressemblent. Aussi nous gémissons de ce travers de notre époque et si fréquent dans notre pays, qui nous porte à mépriser les choses simples et utiles, pour rechercher les choses brillantes, le plus souvent inaccessibles.

Le Français qui voyage à l'étranger est quelque peu honteux de rencontrer en Allemagne, en Suisse, etc., de simples ouvriers, de simples agriculteurs, qui connaissent complètement les choses les plus essentielles de la vie, sauf à n'être ni brillants artistes, ni brillants littérateurs.

Chez nous, le dernier des paysans connaît et expli-

que les choses les plus incompréhensibles; il raisonne sur l'infini, il vous marque votre place dans l'éternité, sans broncher d'un millimètre.

Mais, en revanche, il ignore cette terre que chaque jour il arrose de ses sueurs. Ces végétaux qu'il a plantés aspirent et expirent des gaz utiles ou nuisibles à leur existence: il ignore même la signification de ces mots *aspirer* et *expirer*.

Nous essayerons donc quelques recherches sur les abeilles, ces infatigables ouvriers.

Nous n'avons, pour aujourd'hui, nullement l'intention de faire un cours d'agriculture. Ce que nous voulons étudier: ce sont les mœurs de cet intéressant insecte; c'est l'admirable organisation qui régit l'ensemble.

L'abeille ne peut être étudiée isolément. Cette grappe que nous voyons quelquefois traverser l'air, ou suspendue aux branches des arbres, *l'essaim*, ne constitue pas la société des abeilles. C'est un voyage, une émigration, un accident, rien de plus.

L'abeille n'est rien sans la ruche. Ainsi, l'observateur se trouve, dès les premiers pas de son investigation, placé en face de la société. Et ici, l'individu est tellement lié à la société, qu'il semble impossible de définir si l'abeille a préexisté à la ruche ou si la ruche a préexisté à l'abeille: éternelle question de l'œuf et de la poule! simple et grave enseignement que la nature a mis à la portée de l'homme pour le forcer à la réflexion!

La ruche n'est point cette petite construction de bois ou de paille que nous connaissons. Sans elle la ruche existerait de même. Des troncs de vieux arbres, des anfractuosités de rochers serviraient de demeure, et l'abeille y accomplirait son œuvre avec la même précision, avec la même sollicitude....

C'est qu'ici tout est parfait! tous les événements sont prévus...

Chaque individu possède, au plus haut degré, l'amour du travail, une vive sollicitude et le sentiment de l'équité.

Quand nous disons « chaque individu, » nous devons en excepter l'*Abeille mâle*, qui ne pense guère qu'à son ventre. Elle a pourtant aussi sa fonction, elle l'accomplit, puis aussitôt elle meurt, n'étant plus d'aucune utilité.

« Tout a été prévu, avons-nous dit. Tout et jusqu'à l'égarément d'un instant à la colère, qui est punie instantanément à l'égal du mal qu'elle a causé.

« Dans l'été, dit le naturaliste, on peut souvent remarquer les combats que se livrent entre elles les mouches à miel; se saisissant réciproquement les pattes, elles se tiennent corps à corps, de manière à ne former, pour ainsi dire, qu'un individu. — Quelquefois, harassées sans être parvenues à se blesser, elles sont obligées de cesser le combat, mais souvent aussi l'une d'elles plonge son dard empoisonné dans le corps de son adversaire, et, privée de cet aiguillon, elle tombe bientôt elle-même victime de sa victoire. »

L'homme aussi se livre des combats singuliers presque toujours pour une simple froissure d'amour-propre, souvent pour des causes moins avouables. — Il fait, en cette circonstance, appel à l'adresse, à la ruse, et quand il a frappé son adversaire, sans se douter qu'il est meurtrier, sans songer qu'il vient peut-être de réduire une famille entière à la misère et au désespoir, il s'empresse de promener vaniteusement sa célébrité parmi les siens, qui le considèrent d'autant plus qu'il est plus redoutable.

Nous avons donc raison de dire que la *Ruche* était un enseignement placé sous les yeux de l'homme, comme perfectionnement à atteindre dans la justice.

Nous hasarderons quelques articles sur ce sujet, dans nos prochains numéros.

X. G.

## PETITES CHOSES

Un mot en faveur de la décentralisation littéraire.

A un banquet que lui a offert, la semaine dernière, l'Ordre des avocats de Carcassonne, M. Jules Favre a porté à ses confrères un toast qui est presque un discours.

En voici un court passage :

« Vous l'avez dit, monsieur le bâtonnier, nous nous étonnons du lien intime qui nous unit et fait de nous, quelle que soit la distance qui nous sépare, les membres de la même famille. Et comment ne le serions-nous pas, puisque nous sommes rapprochés par les idées, par les travaux, par les espérances, par les traditions? Le Barreau de Paris est fier de s'identifier avec les Barreaux de province; mais que serait-il, que serait Paris lui-même si incessamment la province ne venait les régénérer? N'est-ce pas elle qui donne l'exemple des patientes et fortes études, et qui nourrit dans son sein les hommes qui doivent être la gloire de la patrie? »

Pourvu que M. J. Favre ne dise pas le contraire à Paris.

— L'air fait la chanson; les banquets font les toasts.

## BAVARDAGES

Le vent est à la littérature, ou plutôt à la passion de l'écriture; tant mieux, dans la foule des feuilles mortes-nées il s'en trouvera quelques-unes qui nous apporteront avec elles quelques graines fécondes, ne serait-ce que la *Bible annotée* par Proudhon. Cet ouvrage, ou plutôt ces annotations, je ne les connais pas; mais elles n'en auront que plus de charmes pour moi, sachant bien que cette œuvre posthume n'étant pas destinée par l'auteur à voir le jour, aura ce singulier mérite de nous faire connaître la dernière pensée du philosophe sur l'édifice antique des Moïse et des Salomon.

Louis Blanc nous promet ses *Lettres sur l'Angleterre*; pour être moins ancien, ce livre ne sera pas moins intéressant: l'histoire, du jour au jour, est ce qu'il y a de moins connu; tous les acteurs sont intéressés à se travestir. En attendant, l'auteur de ces lettres vient de se noyer dans les délices de l'hyménée.

On ne donne aucun détail de la noce, mais à coup sûr elle s'est passée sur le plancher des vaches comme celle du plus simple tisseur; comme celle de la princesse Anna Murat, avec cette différence que celle-ci a trouvé dans sa corbeille une affaire de collier, bagatelle de cinq cent mille francs.

Les noces ne se célèbrent pas toutes sur le plancher des vaches, demandez aux Américains, les élèves, passés maîtres, des excentriques Anglais. Un ballon encore captif s'incline lentement, par ci par là, dans les airs; une nacelle banderolée, drapée, gazée, reçoit dans ses plis de satin bleu une jeune miss, son fiancé, un témoin et l'aéronaute, et à quelque mille mètres du sol, les deux conjoints reçoivent la bénédiction nuptiale qui arrive du ciel en première qualité.

C'est un avantage que de se marier dans les nuages, on peut lécher plus facilement sa lune de miel, on peut même en enlever le vernis, puis y faire quelques trous et enfin l'avalier jusqu'au dernier quartier, comme un mont-d'or. Les journaux du Nouveau-Monde ne disent pas si les époux ont dansé; je crois que non, car les musiciens sont très-aérophobes. J'en excepterai pourtant les musiciens allemands; depuis les fantassins prussiens, tous les régiments des empires, royaumes, duchés, principautés, principicules de l'Allemagne, fourbissent leurs sax-horn et leurs trompettes en jetant des regards amoureux du côté de Paris. Ils veulent à toute force nous donner des airs; ils ne sont pas aérophobes ces gaillards-là (mauvais).

L'une de leurs musiques donne en ce moment des

BOURDONNEMENTS PHILOSOPHIQUES

I

Penser sans travailler, voilà le génie; travailler sans penser, voilà la machine; mariez les deux, vous aurez la véritable production.

II

Il n'y a que la foi qui sauve: croyez fermement être moral; si vous ne l'êtes pas, vous le deviendrez.

III

Êtes-vous jeune, parez-vous pour plaire; êtes-vous vieux, parez-vous pour ne pas déplaire.

IV

Gardez-vous d'éprouver vos amis; c'est un mauvais système, il se pourrait bien qu'il ne vous en restât plus.

V

Quand vous jouez de la consommation, imaginez-vous bien d'avance que vous avez perdu; c'est le seul moyen de gagner.

VI

Si néanmoins vous perdez, ne vous imaginez plus rien; buvez, payez et allez-vous-en.

VII

Voulez-vous vous venger de quelqu'un, faites-vous écraser impitoyablement par sa voiture; allez, il paiera cher votre imprudence.

VIII

Il y a des gens qui vous permettront de convoiter leur femme; mais ne leur enlevez jamais ni leur âne, ni leur âne, ni autre chose qui leur appartient.

IX

Le vin, l'amour et le tabac, c'est la trinité du diable: la raison meurt dans ce triangle, fatalement, sans rémission.

X

Sentir et affirmer notre dignité, d'abord dans tout ce qui nous est propre, puis dans la personne du prochain, et cela sans retour d'égoïsme comme sans considération aucune d'opinions: voilà le DROIT.

Être prêt, en toute circonstance, à prendre avec énergie, et au besoin contre soi-même la défense de cette dignité: voilà la JUSTICE.

P. D.

CAUSERIE DRAMATIQUE

C'est la première fois que je prends la plume dans la *Ruche Lyonnaise*, ami lecteur, et pourtant nous ne sommes pas inconnus l'un à l'autre. Il vous est déjà arrivé, j'en suis certain, de rencontrer quelques-uns de mes articles par hasard sous votre main; peut-être les avez-vous lus, peut-être aussi les avez-vous jetés de côté dédaigneusement comme on fait d'un objet inutile; dans le premier cas, c'était très-flatteur pour moi et je vous en remercie; dans le cas contraire, vous n'avez pas perdu grand-chose, car le talent n'est et n'a jamais été mon défaut dominant.

Vous voilà averti, et c'est à cela que je voulais en venir avec mon long préambule; si vous me faites l'honneur de me lire, vous ne serez plus étonné de mon peu de science, aujourd'hui que je vous ai avoué mon incurie et mon incapacité. — Mais, me direz-vous, pourquoi donc écrire si vous êtes incapable de bien faire? — La réflexion est toute naturelle, et je vais vous expliquer de mon mieux ma conduite.

J'ai une toquade, une toquade qui, entretenue avec un peu de soin, deviendrait facilement de la folie! En vain je l'ai combattue, en vain j'ai essayé les remèdes les plus vantés, rien n'y a fait et mon mal a continué de s'aggraver. Ah! si, du moins, mes moyens m'avaient permis de me rendre dans la capitale pour consulter une des célébrités de la science; mais non, mes doigts ont une propriété pneumatique incontestable pour opérer le vide dans ma bourse, et j'ai dû me résigner. Hélas! autrefois (un autrefois d'hier) je me contentais d'aller au théâtre, d'applaudir, les larmes aux yeux, les chefs-d'œuvre des grands maîtres et de me passionner pour nos meilleurs artistes; c'était la première période de ma maladie, jusqu'alors presque inoffensive.

Aujourd'hui, cela ne me suffit plus; non content de passer ma vie dans le sanctuaire de l'art, il faut que je raconte bien haut ce qui s'y dit, que j'exprime mon opinion *urbi et orbi* sur les pièces nouvelles et sur leurs interprètes. Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, et puisque j'ai trouvé un asile dans la *Ruche* pour mes élucubrations, je tâcherai, du moins, de vous servir le meilleur miel de ma fabrique.

Pour cette fois, cependant, n'attendez pas de moi un compte-

concerts au bénéfice des cholériques. C'est très-bien, merci! Mais, dites-moi, quand vous jouez chez vous, à propos de malades, ne les placez pas aux premières loges.

Figurez-vous qu'à Munich on veut construire un hôpital à proximité du tir; les majors procédèrent à une expérience sur le mal que le bruit pouvait faire à ces pauvres diables. On assembla toute la garnison malade, et aussitôt musiques, tambours, fusillades, canonnades, s'exercèrent à un tel vacarme que nos Alsaciens crurent un instant à une invasion de cent mille musiciens. Si quelques fiévreux n'en sont pas morts de frayeur, je doute fort de leur guérison instantanée.

Du reste, Allemand est maître chez soi, il est libre de pétarder où et quand bon lui semble; il a même permis à notre Alexandre Dumas d'aller faire aussi du bruit à Vienne à grandes charges de conférences; mais il paraît que jusqu'à présent il n'obtient pas en Autriche tout le succès auquel il s'attendait. Les Viennois trouvent qu'il parle beaucoup trop de sa personne, et ce sujet ne les intéresse que médiocrement.

Nous sommes en France plus enthousiastes que ça: nous aimons le flaffa, nous courons au premier bruit, nous saluons les réussites mirobolantes. Les journaux admirent Léonie Leblanc en son histoire renouvelée des pages et des francs gentilshommes du siècle défunt.

D'abord, à l'âge de seize ans elle n'avait qu'elle et sa beauté; le théâtre lui procura chevaux, voitures, rentes; elle mangea rentes, voitures, chevaux; à Hombourg elle faillit faire sauter la banque de jeu, non pas comme un certain malin l'a tenté ces derniers temps, en plaçant sous le tapis une bombe, mèche allumée, mais en enlevant quatre cent mille francs qui furent nettoyés avant de rentrer en France. Ruinée, elle pensa à Thérèse, et fit comme elle un livre; la revoilà dans un hôtel de 90 mille francs. Quand elle aura mangé sa dernière marmite, ce qui lui arrivera, je lui conseille de convoiter les 18 millions du général Genin que l'empereur du Brésil ne connaît pas plus que vous et moi.

On ne ferait pas autant de moulinets autour d'une autre jeune demoiselle de vingt ans qui vient de passer à la Faculté de Montpellier un brillant examen de bachelier ès-lettres. L'avenir de cette jeune personne est aussi honorable qu'assuré. Avis aux astres d'un jour; leur immortalité n'est que d'un instant, elle ne va pas même à la cheville de MM. Camille Doucet et Prévost Paradol, ces deux récipiendaires de la prochaine réception académique. Les discours sont faits, Jules Sandeau et Guizot préparent les réponses... — Fais-moi part de ce que tu vas dire, je te ferai lire ce que je réciterai. — Ils sont drôles tout de même, ces académiciens! Mon maître d'école n'était pas si complaisant que cela, le jour des compositions françaises. Il est vrai que j'étais rudement paresseux, je n'adorais, en fait de composition, que le billard, lequel me venait jusqu'au menton; mais comme je n'ai jamais pu appliquer l'égalité de l'angle de réflexion à l'angle d'incidence, je ne suis pas devenu très-fort en cette partie.

Cependant nous avons maintenant la méthode américaine qui peut donner la victoire au plus insipide manqueur à touche. C'est bien simple; vous vous mettez deux, trois joueurs, et vous jouez, jouez, tant que l'un, ou les deux autres, tombent sur le parquet de lassitude; inutile de compter les points, le survivant est victorieux.

Deux Américains viennent de caramboler (ou non), pendant 48 heures consécutives! Je propose mieux que cela: c'est de porter le billard sur le dos, les queues dans les poches, aussi loin que les reins le permettront.

Je prétends soumettre ce perfectionnement au jury de l'exposition de 1867. Si j'allais être décoré de l'ordre de l'Abeille qu'on dit devoir créer pour cette solennité internationale! Quelle chance! Mais n'en parlez pas à Berger.

P. DÉCHAUT.

rendu théâtral; il s'est passé trop de choses sur nos différentes scènes pour que j'essaie d'appeler votre attention sur chacune des pièces qui y ont défilé tour à tour; la plupart d'entre elles sont d'ailleurs déjà connues de vous, et ne sont, à bien prendre, que des résurrections. Car ils ressuscitent les drames, et quelquefois leur seconde vie a une jeunesse égale à la première. Que n'en peut-il être ainsi des hommes que la cruelle faux de la mort moissonne dans leur printemps!

Il était de ce nombre ce pauvre Pontet, qui a fait faire à Lyon un si grand pas à l'art musical. Il est mort à la fleur de l'âge, au moment où la fortune commençait à lui sourire après d'incessants efforts de sa part pour l'atteindre; il est mort, laissant derrière lui une jeune veuve et un petit enfant dont sa mère saura faire un jour, nous n'en doutons pas, un artiste digne du nom qu'il porte.

Comme il était aimé ce nom dans le monde musical! et combien il était nombreux le cortège d'amis dévoués qui accompagnaient à sa dernière demeure la dépouille mortelle de celui qui fut à la fois un homme de talent et un homme de cœur! Car, disons-le bien haut, parmi les artistes aussi il y a des gens honnêtes et des cœurs d'or, et des actes louables viennent souvent démentir la réputation mauvaise qui leur est faite. Qu'on me permette d'en citer quelques-uns, ce sera le moyen de terminer d'une façon moins triste cette chronique à bâtons rompus.

Quand, dans les saisons rigoureuses où nos ouvriers manquaient de travail et de pain, la charité publique s'est émue et a organisé en leur faveur des souscriptions, tous les artistes de nos théâtres ont tenu à honneur de s'inscrire sur la liste, et, à côté du billet de banque du premier sujet, on a vu tomber dans la main des quêteurs l'humble mais méritante pièce de vingt sous du figurant; et cela, lorsque beaucoup de ces gandins, jeunes et vieux, qui corrompent à prix d'or la femme de théâtre, refusaient de dénouer les cordons de leur bourse.

Il y a quelques jours, à la reprise du *Naufrage de la Méduse*, un des cordages du navire se rompit, ce qui déterminait la chute de deux enfants qui remplissaient des rôles de mousses, et qui se firent en tombant d'assez graves blessures. Spontanément les acteurs ouvrirent entre eux une souscription, et la collecte produisit une somme assez rondelette (600 fr. environ) qui fut remise aux parents des victimes.

L'initiative de la messe en musique qui doit être chantée prochainement à l'église de Saint-Eustache à Paris, en faveur des familles éprouvées par le choléra, est due également aux artistes de l'Opéra. Sans parler de tous les traits généreux accomplis par des artistes de tous genres, qu'il me suffise de citer Mlle Déjazet et Renard, deux personnalités artistiques dont la bonté de cœur est devenue proverbiale, car c'est en œuvres de charité qu'ils ont dépensé le plus clair de leur immense revenu.

D'ailleurs, chaque fois qu'il s'agit de prêter son concours pour un concert, une fête quelconque, donnée dans un but louable, l'artiste est toujours là, et sa délicatesse lui fait refuser tout salaire.

Je me rappelle à ce sujet un mot charmant de Levasseur. Il avait chanté pour les pauvres dans un concert dont l'organisateur l'invita à dîner; sous sa serviette il y avait un œuf de Pâques, et dans l'intérieur quelques pièces d'or. — « Monsieur, dit Levasseur, je ne mange jamais que le blanc des œufs, permettez-moi d'offrir le jaune à vos intéressants protégés. »

De pareilles mots peignent un homme; ils n'ont pas besoin de commentaires. Nous l'avons dit, le nombre est grand des artistes qui joignent la bonté du cœur à un réel et solide talent. Qu'ils soient donc bien persuadés d'avance que, lorsque dans nos prochaines critiques théâtrales nous aurons à les attaquer sur différents points, leur personne sera toujours en dehors de la question.

Dimanche prochain, 10 décembre, aura lieu au nouvel *Alcazar Lyrique* le concert de M. Vanhaute, premier cor au Théâtre Impérial et l'un des solistes les plus appréciés du public. Nous souhaitons bonne chance au bénéficiaire qui a su conquérir droit de cité parmi nous.

Alfred DEBEAUCY.

Le Gérant responsable, P. DÉCHAUT.